

Routine de l'Utopie

Ce café devant lequel je passais
Où il ne me vint jamais à l'idée de boire un café
Démodé comme il était et toujours vide
Non seulement de clients
Mais des années de ma jeunesse
Définitivement passées.
Un jour j'en eus besoin ;
Il n'y en avait pas d'autres dans le coin
Et d'ailleurs c'était dangereux
De me balader dehors
Avec une étrangère
Blonde authentique ou non
De l'ancien bloc de l'est à coup sûr.
Et évidemment
– Il faut aussi le dire –
Très jeune, beaucoup plus jeune que moi ;
Donc ce café
Devait rapidement me cacher
C'est pourquoi je lui ai donné ma chaleur
Et il la lui a transmise.

Et soudain, il s'est empli de nous deux.
Unissant nos années par son espace.
Les miracles quand ils arrivent, même payés
Ne durent que le temps de boire un café
Ensemble. L'un celui qui est offert, l'autre le sien
[naturellement.

Ensuite (naturellement*) ils s'annulent.
Quand nous parlons ou écrivons sur cela.
Nous mettons les choses à leur place.
Des tables et des chaises, les ponts écroulés au-dessus
Des abîmes entre les hommes.
Ainsi il se peut que le café ouvre tous les jours.
Sans changer, du reste, en rien.
Moi je change de chemin.

* Jeu de mots : μετά(φυσικά) signifie aussi « méta(physiquement) ».

Marche de la bataille perdue

Si vis pacem para bellum.

Que nous le voulions ou non

La guerre aura lieu.

Nous remporterons toutes les batailles

La paix remportera la dernière.

Routine et utopie (Pour une rime)

Ainsi, comme s'il n'arrivait rien
Je vais pendant toutes ces années au travail
J'en ai encore quelques-unes
Actuellement je travaille plus
Mais si rien d'autre n'arrive, j'ai du temps
Je veux dire seulement que
Je n'ai pas le temps.
Mais ainsi, je n'ai plus besoin
Ni de justifications ni de précautions
Ni de beaucoup d'argent
Même les plaisanteries obscènes sont gratuites
Et les bordels moins chers
Que les hôtels.
J'ai seulement besoin de travail
Et même quand je partirai à la retraite
Quand j'entrerai au mieux dans un autre carcan
Pour ne pas rester les bras croisés et attendre – quoi ?
En entrant déjà dans mon troisième âge
La récolte de mes années « productives »
S'épuise

La même ironie aussi à la sortie
Où pour mon enterrement
Je dois déboursier de l'argent.
Voici pourtant ce qui trouble
Davantage mon cerveau :
Non pas que mon âme déjà se décompose
Mais le résidu
Ce qui était écrit par le destin
Moi aussi je l'ai écrit
En brûlant mon moi
Et je veux le réécrire
Avec plus de colère.
Ce serait un mensonge de dire
Une poignée de cendres
Mon squelette je le préfère intact
Pour continuer le voyage
Au milieu du même brouillard de bord*
Qui me putréfiera en cale.
Au diable !
L'autre ** l'avait écrit clairement

« Il n'y a pas de bateau pour toi »
(Et il n'y en eut jamais.
Et l'ancre que je levais
Était comme dés que je jetais
Et elle coulait dans le Rubicon.
Même désastre
Aussi pour les autres résolus
Bonne chance
À ceux qui jouaient aux dés
Leur corps
Ils gagnaient – ils perdaient
Bienheureux ceux qui donnaient
Aussi leur âme
Croyant
Qu'ils seraient heureux
Dans l'Achéron).
« Il n'y a pas de route »
(Donc pas d'impasse non plus).
Maintenant que la croisée des chemins m'a amené
Ici, dans la ville grande ou petite

Dans tout le coin du poète
Je vais aussi lui ressembler là
Où il rime avec un mètre^{***} de terre
Avec des prières et des plaintes
Peut-être à toutes ses années réussies
En ôtera-t-il une
Et l'ajoutera l'an prochain
Aux miennes gâchées.
Cela vaudra pour 56.
55, rien ; qu'elles passent ainsi.

* Référence à Séfëris, *Journal de bord*.

** C. P. Cavafy.

*** « Mètre » dans le sens de « vers ». Ce vers ne compte pas plus que le mètre de terre réservé à l'homme mort, à son tombeau. *Vanitas vanitatum !*